

PERRINE LEBLANC

KOLIA

roman

nrf

GALLIMARD

KOLIA

PERRINE LEBLANC

KOLIA

roman

nrf

GALLIMARD

*Une première édition a paru aux Éditions Le Quartanier
sous le titre L'homme blanc en 2010.*

© Éditions Gallimard, 2011.

À mes frères

Ne compare pas : le vivant ne se
compare pas.

OSSIP MANDELSTAM
Les cahiers de Voronej

PREMIÈRE PARTIE

Les monts K.

Dans la Zona il dirait aux autres prisonniers : J'ai volé pour la première fois à l'âge où les enfants apprennent à lire. C'était sa façon de résumer les premiers temps de son art.

Il s'appelait Nicolas mais tout le monde le surnommait Kolia. En prison, après l'implosion de l'Union, il découvrirait la pérennité de certaines conditions d'existence dans les enclos, où les hommes devenaient des bêtes marquées.

Il traîna avec lui dans le monde libre l'odeur des chiottes du camp et des morts qu'on découvrait au printemps. Cette odeur reste en mémoire et sur soi. Les corps qui revenaient du bagne étaient indécrottables.

Kolia vit le jour en 1937 dans un camp de travail. Il a toujours préféré taire le nom complet de son lieu de naissance. Nous nous contenterons de dire qu'il s'agit des monts K. La Sibérie recouvre environ treize millions de kilomètres carrés. À certains endroits, c'est une fosse commune et septique.

On avait connu les katorgas, ces travaux forcés

compris comme châtimeut dans le système pénal de la Russie impériale. Les camps de Staline reprirent l'idée d'une structure punitive extrême pour isoler les ennemis, peupler le territoire réputé hostile et, afin d'inscrire le projet dans l'idéal socialiste tel qu'on le voyait, rééduquer par le travail les citoyens hors normes. Dans le Grand Nord, on s'évadait surtout par la mort. Le froid, les rations qui variaient selon la qualité du travail, les maladies et engelures qui entraînaient souvent la perte de membres, la vie diminuée comme une peau de chagrin, la sexualité déviant du désir naturel pour la plupart des gars, c'était le quotidien au village, une prison ouverte composée de baraquements.

Des circonstances qui le firent naître au dispensaire du camp, il ne saurait pratiquement rien. Il est facile d'imaginer que sa mère accoucha accroupie comme une sauvage, le tirant hors d'elle dans ses propres matières fécales et l'indifférence du public médical déporté. On ne lui avait pas permis d'avorter, même si la pratique était légale.

L'homme qui donna à Kolia son patronyme, Vladimirovitch, n'était pas vraiment son père ; son géniteur, mais il ne le sut jamais, était un fonctionnaire qui avait violé sa mère. Kolia vécut d'abord avec elle dans le baraquement des femmes, puis voyagea entre la crèche et leur couche commune. On le traita comme un enfant qui compte peu, mais parce que sa mamka avait des avantages sur les autres il eut droit à l'essentiel pour se développer. Son « père » avait été professeur et se méfiait de la politique, sa mère jouait du piano et chantait bien. Sur dénonciation anonyme, on les avait déportés au nord de Moscou, puis, ensemble, à l'extrême est.

Ensemble, c'était une chance. On épargna à sa mère les travaux lourds du fait de sa grossesse et de son talent pour la musique. Chaque semaine, elle donnait un récital pour le personnel libre dans le bâtiment qui avait déjà abrité le Département culturel et éducatif du camp. Les apparatchiks n'avaient pas le cœur à la bonne place, mais, parfois, ils avaient du goût.

L'enfant Kolia s'amusait souvent avec une boule de quille fabriquée sur place par sa mère durant le dernier mois d'été qui avait précédé sa naissance. La surface du jouet était irrégulière. Pendant qu'elle travaillait son chant et reprisait les vêtements des Services, il détaillait la boule et la caressait; il en connut assez vite les aspérités. Il dormit avec sa mère, but son lait tant qu'il put. Les enfants nés entre les murs devaient en général être séparés de leur mère avant de se mettre à marcher, si on pensait à le leur apprendre, sinon ils rampaient jusqu'au trou de leur mort. Kolia eut la chance exceptionnelle de rester auprès de la sienne jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Voilà qui pourrait expliquer qu'il ait aussi appris à s'exprimer autrement que par des sons inhumains, à pisser et à déféquer comme les hommes debout qui vivaient près de lui.

Quelques semaines avant sa mort au camp, à quarante ans, le père ne pesait pas plus qu'un paquet d'os. Kolia avait six ans lorsque ses parents moururent; il était assez fort pour porter la boule de quille dans ses bras. Le père creva de fatigue; la mère disparut. Un homme qui n'était pas son père, ni son géniteur, ni l'un des gardiens de la crèche, lui apprit la nouvelle. L'histoire n'a pas retenu

son nom, Kolia non plus. L'homme, qui n'avait rien d'un personnage de la Bible, dit seulement :

— Rassemble tes affaires et suis-moi.

On lui attribua un matricule pour l'identifier, mais son statut était flou, entre prisonnier et enfant soviétique. Il put conserver la boule de quille, une couverture assez rêche, celle de sa mère, et les vêtements qu'il portait. Le caban rembourré qu'on lui donna était deux fois trop grand pour lui. L'ourlet des manches fut replié sur le coude mais retombait souvent dans la soupe. Kolia suçait l'ourlet goûteux entre deux tâches, ça lui donnait l'illusion de manger. On le transféra dans une chambre de baraque qu'il partagerait avec des garçons sans cheveux. On rasait les prisonniers à la lame nue et au savon noir. La main qui rasait appartenait toujours à un barbier zek. Un crâne nu n'est jamais lisse : il laisse voir les blessures, les irrégularités de la structure et la pointe drue des cheveux qui repoussent.

Dès son arrivée à la baraque, qui portait aussi un chiffre, Kolia observa le crâne des garçons et les cicatrices qui en signaient la surface avec une attention anormale qui les mit tous mal à l'aise. On le rase rapidement comme les autres, même si son corps était impubère : avec sa crinière aux épaules, il ressemblait d'ailleurs à une fille. L'absence de miroir l'empêcha de s'examiner autrement que par le toucher. Il se mit à éprouver le froid plus intensément et à craindre sur la peau de son crâne les crises d'urticaire provoquées par les bonnets de laine. Mais il avait compris que le coton de ses vêtements de corps était tendre pour la peau, alors une nuit, il se glissa sous le lit d'un camarade et lui vola son bonnet de coton, qu'il porterait désormais sous le bonnet de laine

pour se protéger du froid de l'hiver total et du feu des crises.

En principe, on aurait dû l'envoyer à l'orphelinat, dans le monde libre, mais la ville la plus proche était trop loin. On préféra le garder pour le travail. On espérait aussi lui découvrir un don pour le chant, mais il chantait faux. Il avait droit à sa kacha du matin, à son bol de soupe midi et soir, à un pain, à de l'eau et à du poisson parfois ou, plus rarement, à de la viande séchée, mais pendant quelques années, jusqu'à l'âge de dix ans pour tout dire, on ne lui confia pas d'autre tâche que celle de vider les seaux communs et de récurer les chiottes. Certains prisonniers l'envièrent et il dut, pour obtenir un semblant de paix dans la baraque, céder la couverture de sa mère. Manque de chance pour Kolia (la chance remplaçait Dieu au camp), le caïd qui menaçait de le battre à mort voulait plus.

— La moitié de ta ration de pain.

Kolia, que rien n'étonnait, pas même une déclaration de guerre du pain, tint bon.

— La couverture, mais pas le pain.

Il était petit, maigre comme tous, mais sa résistance aux éléments et à la cruauté, surprenante chez un enfant né dans la pourriture humaine du camp, jouait en sa faveur dans ses rapports avec les autres. Le caïd aux dents pourries le laissa tranquille, car voler le pain d'un autre zek, c'était un crime passible de la peine de mort qu'ils arrangeaient entre eux. À la puberté, après que le caïd eut été fusillé pour avoir tenté dans un geste suicidaire de franchir le périmètre de sécurité, Kolia récupéra son étoffe usée.

De temps en temps, l'été surtout parce que les journées

de travail étaient plus longues, on lui demandait aussi de nettoyer la chambre du médecin, un homme cultivé qui vivait au camp avec sa famille. Il eut accès à la bibliothèque du fonctionnaire. Il se passionna pour les caractères imprimés. Il passait souvent ses doigts sur les phrases. Il respirait le creux des livres parce que ça sentait bon. Il ne comprenait pas ce qu'il touchait. Personne au camp n'avait eu l'idée de lui apprendre à lire.

Zek

Chaque matin, on sonnait la cloche pour réveiller les hommes. Ceux qui s'entêtaient dans le sommeil recevaient le bonjour du gourdin des gardiens, choisis parmi les prisonniers du camp pour mettre de l'ordre dans les affaires internes : la racaille, qui conchiait les ennemis du peuple que la propagande avait réduits dans son message à l'état de bêtes. La population du camp se composait de marginaux, de criminels endurcis, d'opposants politiques, de prisonniers de guerre, de fonctionnaires arbitrairement déchus. Kolia n'appartenait à aucune catégorie, quoique celle des opposants politiques pût bien inclure une sous-section pour leurs fils et filles.

Les hommes potables, c'est-à-dire assez forts pour travailler comme des bœufs, passaient la journée dans les mines d'or. Les plus maigres encore valides mangeaient moins, ils abattaient des arbres avec les femmes ou déblayaient les routes enneigées. Les autres, en fin de course, les « crevards », étaient rationnés sans compassion et mouraient vite.

Un poste de contrôle était planté à l'entrée du camp, qu'un slogan exaltant le socialisme et la liberté par le travail décorait sobrement. Des barbelés entouraient la

zone carcérale proprement dite. Les baraques de bois ou de pierre, construites par des zeks morts depuis, protégeaient à peine les hommes du froid et du bruit ; le vent passait entre les planches des parois, s'engouffrait, et son sifflement rendait fous les plus fragiles. Le sol des baraques, construit avec des lattes de bois humide, pourrissait là où les hommes faisaient leurs besoins la nuit : de leur couche lorsqu'ils étaient incontinents, comme les pendus ; au sol sans gêne lorsque l'envie naturelle et relativement maîtrisée les prenait.

Un an après leur arrivée dans les monts K., la majorité des zeks parqués dans cette région du bloc mouraient. Kolia a toujours échappé aux statistiques. Les conditions s'étaient d'ailleurs légèrement améliorées au camp depuis la fin de la guerre ; on travaillait deux ou trois heures de moins qu'avant mais une dizaine d'heures par jour quand même. Il avait de plus en plus faim, à mesure qu'il grandissait, mais sa ration ne fut jamais bonifiée. La faim s'ajoutait aux autres violences faites aux corps ; l'âme, elle, était une histoire de grand-mère beaucoup trop compliquée que personne n'avait racontée à Kolia.

À dix ans, il ne chantait pas, n'avait aucun talent particulier, était affable sans être mou, parlait peu et travaillait bien. À la différence des autres enfants nés comme lui au camp, il ne criait pas et savait parler. Il avait appris à ne pas provoquer les gens, mais se faire discret ne garderait pas toujours des coups, parce que la violence, c'était le lot quotidien des chétifs avec qui il vivait. Au bagne, les prisonniers appartenaient à l'un ou l'autre de ces camps : ceux qui se battaient et ceux qui avaient abandonné. Kolia n'avait pas envie de mourir, mais il ne connaissait rien du monde libre.

Un soir, un homme s'installa dans son lit, comme c'était déjà arrivé six fois avec des prisonniers malades. Le partage des couches était fréquent l'hiver, lorsqu'on ne pouvait plus faire corps avec le sol glacial. Mais cet homme était en bonne forme physique, moins maigre que les autres et propre (pourtant, dans les baraques, les corps ne sont jamais propres, on les désinfecte et on les rase pour limiter l'apparition de bêtes, des poux en général).

— On dort ensemble, maintenant. Je m'appelle Iossif.

— Kolia.

— On parlera demain.

Il fallait être attentif pour bien comprendre son russe — formellement correct, cela dit —, parce que ses *r* n'étaient pas roulés mais secs, des *r* de tête; l'homme était suisse. Il avait une voix grave, dépourvue d'agressivité. Il rangea ses affaires, mit ses vêtements d'extérieur dans une poche qu'il déposa à la tête du lit : son oreiller. Kolia lui tourna le dos et s'endormit en position fœtale. Même s'il en paraissait trente, Iossif avait vingt ans. Son visage était déjà ridé autour des yeux, qu'il devait plisser pour distinguer les visages à plus de deux mètres. Une bagarre avait laissé au-dessus de sa lèvre supérieure une cicatrice boursoufflée et il avait hérité de son père une myopie qui fait vieillir les paupières prématurément. Il était bien charpenté, beau dans l'ensemble même s'il avait une tête de moins que les autres adultes dans la baraque. On ne l'avait pas casé avec les étrangers.

Au moment où la cloche sonna le lendemain matin, le type était déjà debout, habillé et prêt pour la kacha.

Kolia faisait semblant de replacer le lit dans le bon angle, délaçait sa bottine trouée parce que, disait-il, une enflure sur le cou-de-pied droit le faisait souffrir. Il traînait. L'autre l'attendait pour quitter la baraque.

— Tu ne laveras rien ce matin. Dépêche-toi.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— On m'a demandé de t'apprendre à lire.

Kolia le toisa en soufflant.

— Dans quelle langue ?

— La tienne.

— Tu parles drôlement.

— Ça ne s'entend pas quand je l'écris, Colin.

— Kolia.

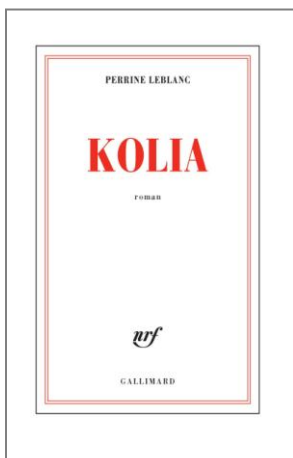
— C'est ça.

Kolia dormait avec ses vêtements de corps. Il n'avait jamais assez chaud. Il portait la couverture par-dessus sa parka, le jour ; même si la surcharge le ralentissait, il avait peur qu'on lui vole ses affaires. Il se vêtit rapidement, enfila sa parka, son couvre-parka, sa chapka, ses gants et suivit l'homme dehors. Iossif, il avait dit.

Ils mangèrent en silence. Kolia l'examinait, l'observait par en dessous ; le Suisse, amusé, laissait faire. Kolia attendait les instructions de son nariadtchik, un voleur de bijoux déporté que le Service avait nommé « chef ». D'habitude, il passait l'avant-midi à nettoyer les chiottes et les bacs qui servaient pour le trempage et la désinfection des vêtements souillés (la plupart du temps, on les faisait tout simplement bouillir). Après le repas du midi, depuis peu, on lui confiait des sous-tâches répugnantes, comme de nettoyer sans gants de protection les plaies infectées et les membres gangrenés, au dispensaire. Le soir, il écoutait les hommes parler de Moscou et chanter

Composition CMB Graphic
Impression CPI Bussière
à Saint-Amand (Cher), le 17 octobre 2011.
Dépôt légal : octobre 2011.
Numéro d'imprimeur :
ISBN 978-2-07-013428-1 / Imprimé en France.

183972



Kolia

Perrine Leblanc

Cette édition électronique du livre
Kolia de Perrine Leblanc
a été réalisée le 27 octobre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070134281 - Numéro d'édition : 183972).

Code Sodis : N49424 - ISBN : 9782072445569

Numéro d'édition : 232611.